

Réalité, projection et rejet dans la psychose

Troisième séance du séminaire sur les psychoses de J. Lacan

Première partie

Au début de cette séance, Lacan s'arrête sur le concept de réalité qui, en dépit de son apparente simplicité, est difficile à manier. Freud s'en était servi pour délimiter le champ des névroses de celui des psychoses. A ce sujet, il y a deux textes de Freud qui sont incontournables, notamment « La perte de la réalité dans les névroses et les psychoses » et « Névrotes et psychoses ». Bien que cela puisse apparaître à première vue incohérent, Freud soutient que la réalité est atteinte dans la psychose aussi bien que dans la névrose. Pour lever le voile de l'incohérence, il précise que dans le cas de la psychose la réalité dont il s'agit est la réalité externe, tandis que pour la névrose c'est la réalité psychique. Qu'est-ce que la réalité ? Plutôt que répondre à cette question, il nous suffit pour l'instant de souligner le fait qu'il subsiste une différence entre la réalité psychique et la réalité externe. C'est à partir de cette différence que Freud se soucie de préciser ce qui détermine l'atteinte de l'une et l'autre.

Freud a mis le refoulement au centre de ce qui détermine cette atteinte à la réalité psychique propre à la névrose. Dans métapsychologie, il pose une distinction entre refoulement originaire et refoulement après coup. Le premier porte sur le représentant psychique (représentant de la représentation) de la pulsion, tandis que le refoulement proprement dit concerne les chaînes de pensées qui entrent en relation associative avec le représentant psychique de la pulsion refoulé¹. L'étoffe de la réalité psychique est constituée par ces chaînes de pensées. Il est facile, comme nous le propose Lacan, de penser que si Freud avait en main les outils de la linguistique, il aurait parlé de réseau symbolique. Les choses se compliquent un peu lorsque Freud veut expliquer ce qui détermine l'atteinte de la réalité externe concernant le psychotique.

¹ Freud S., Métapsychologie, Editions Gallimard, Paris, 1999, p. 48.

Dans ce séminaire sur les psychoses, Lacan lance une formulation, devenue depuis très célèbre, qui explique ce qui détermine l'atteinte de la réalité extérieure chez le psychotique et qui se résume en : « ce qui est rejeté réapparaît dans le réel ». Le développement qui suit répond à la question suivante : est-ce que cette formulation est présente dans la pensée de Freud ? Nous allons montrer qu'elle y est et qu'elle est le fruit d'une articulation de la pensée de Freud qui se déroule entre le texte « Le cas Schreber » et « L'homme aux loups ».

Le texte « Le cas Schreber » se compose de trois parties plus un appendice. Après une longue interprétation, Freud aborde les mécanismes qui déterminent la paranoïa dans la troisième partie. Une tentative de vouloir la résumer est vouée d'emblée à l'échec étant donné la présence d'une multitude de questions qui s'enchevêtrent. Freud lui-même avoue, au début de l'appendice, que « tout lecteur familier avec la psychanalyse en aura saisi, d'après le matériel que j'ai exposé, plus que je n'en ai expressément dit ... ² ». Nous allons donc orienter notre recherche essentiellement sur deux thèmes concernant le mécanisme de défense, notamment le refoulement et la projection. Les post-freudiens ont surtout mis l'accent sur la projection pour délimiter le mécanisme princeps opérant dans la paranoïa. Nous allons voir qu'il en est bien autrement. De même que pour la névrose, Freud place au centre de la paranoïa le refoulement. Dans un premier temps, sous l'effet du refoulement, la libido se détache de la personne aimée, notamment du psychiatre Flechsig. Comme dans tout processus de refoulement, il y a un retour du refoulé et ce sentiment d'amour envers Flechsig apparaît à nouveau, bien que sous un signe négatif. C'est à ce moment que Freud fait intervenir le mécanisme appelé projection. Dans le même passage où il emploie ce concept, il nous dit qu'il est complètement imprécis et insuffisant pour indiquer ce qu'il se passe. Étant donné l'importance de cette précision, nous reportons ici le passage : « Il s'accomplit dans la paranoïa par la voie de la projection. Il n'était pas juste de dire que le sentiment réprimé au-dedans fût projeté au-dehors ; on devrait plutôt dire, nous le voyons à présent que ce qui a été aboli au-dedans revient du dehors. L'investigation approfondie du processus de la projection, que nous avons remise à une autre fois, nous apportera sur ce point des certitudes qui nous manquent encore³ ». Freud préfère donc employer le verbe « revenir » que celui de « projeter » et, du coup, la formulation « revient du dehors » est plus appropriée que celle de « projeté au-dehors ». Lacan prendra à la lettre cette préférence. Il est intéressant, en outre, de souligner que Freud emploie le verbe « abolir » pour se référer à ce qui « revient du dehors », alors qu'il emploie le verbe « réprimer » pour « ce qui est projeté au-dehors ». Souvent, Freud emploie le verbe « réprimer » comme fort proche du verbe « refouler », alors que ce n'est pas le cas pour le verbe « abolir » qui n'a jamais été employé comme synonyme de « réprimer »

² Freud S. Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa : Dementia Paranoïdes. (Le président Schreber) *Cinq psychanalyses*. Paris : PUF, 1954, p. 321.

³Op. Cit., p. 315.

ou de « refouler ». Sachant que sous la plume de Freud les mots ont un poids très important, nous pouvons en convenir qu'il avait eu l'intuition que le mécanisme de défense qui opère dans la psychose est d'une nature différente du refoulement. Dans ce texte, cette intuition n'a pas d'effet sur le développement de sa pensée et il continue en s'appuyant sur le refoulement. En revanche, les effets de cette intuition, nous les retrouvons peu après dans un passage de l'homme aux loups (le cas Schreber est publié en 1913 et l'homme aux loups en 1918).

Lorsque Freud veut mettre un peu de lumière sur l'hallucination racontée par l'homme aux loups⁴, il nous dit que « nous savons déjà quelle attitude notre patient avait d'abord adaptée en face du problème de la castration. Il la rejeta et s'en tint à la théorie du commerce par l'anus. Quand je dis : il la rejeta (verwarf), le sens immédiat de cette expression est qu'il n'en voulut rien savoir au sens du refoulement. Aucun jugement n'était par là porté sur la question de son existence, mais les choses se passaient comme si elle n'existait pas »⁵. Dans ce passage, il apparaît d'une façon très claire que Freud exclu le refoulement comme mécanisme pouvant expliquer un phénomène proche à la psychose tel que l'hallucination. De plus, il précise qu'il y a une étroite liaison entre savoir et refoulement, celui-ci étant une méconnaissance d'un savoir qui attend d'être su. La nature du refoulé ne peut qu'être symbolique étant donné qu'il caractérise le savoir. Ce qui est atteint à la réalité psychique chez le névrotique est donc bien de l'ordre symbolique. La formulation de Freud dans le cas Schreber – ce qui est aboli revient du dehors - se précise en : ce qui est rejeté revient du dehors. Ce rejet consiste à n'émettre aucun jugement d'existence, à ne pas dire « oui » quant à l'existence d'un savoir. La nature de ce qui est rejeté est donc de l'ordre symbolique.

Le dernier point à préciser est la nature de ce qui revient du dehors. A ce sujet, Freud nous ne donne pas beaucoup d'indication. Cependant, suivant le fil de la pensée de Freud, ce qu'il nous dit nous suffit amplement pour refuser à ce qui revient du dehors chez le psychotique une quelconque nature symbolique. Nous avons commencé notre texte en soulignant qu'il y a une différence entre réalité psychique et réalité extérieure dans la pensée de Freud. Je suppose qu'il emploie le terme réalité pour le psychique parce que ce dernier est à la fois à l'intérieur et à l'extérieur. Ce qui nous entoure est tissu de chaînes de pensée, et lorsqu'une partie de ces chaînes sont pris sous le refoulement, il y aura aussi des effets sur l'extérieur. Par exemple, le petit Hans veut éviter certains chemins pour ne pas rencontrer son objet phobique, notamment le cheval. Dans le cas d'une phobie, le rapport à une partie de la réalité extérieure est atteinte. Cependant, Freud n'a jamais parlé d'atteinte de la réalité extérieure dans le cas des phobies. Chez le psychotique, la nature de ce qui est atteint au niveau de la réalité extérieure doit être d'une toute autre nature que celle propre au symbolique. C'est à ce moment que Lacan - en

⁴ Freud S. (1918) « *L'homme aux loups* » in : *Cinq psychanalyses*, Paris : PUF, 1995.

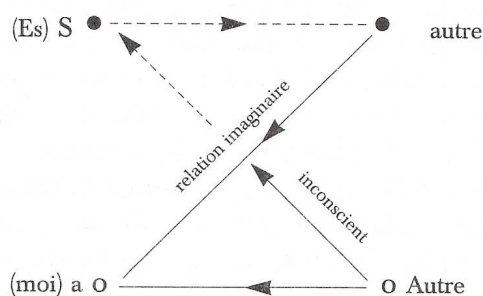
⁵ Op. Cit., p.389.

introduisant les catégories de l’imaginaire, du symbolique et du réel – apporte un nouvel éclairage aux textes de Freud. La nature de ce qui revient du dehors est le réel. La formulation devient : ce qui est rejeté du symbolique revient du réel.

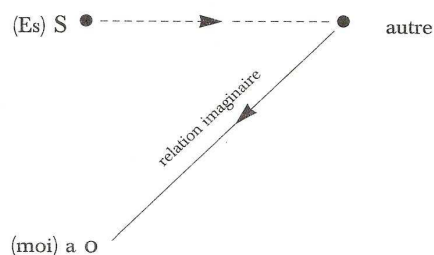
Deuxième partie : « Je viens de chez le charcutier »

Lors d’un entretien, une jeune fille, diagnostiquée de paranoïaque par Lacan, lui raconte qu’en sortant de sa maison elle rencontre un homme qui lui aurait dit un gros mot. Cet homme, qu’elle reconnaît très bien, est l’amant d’une de ses voisines aux mœurs légères. Se sentant à l’aise avec Lacan, elle s’ouvre un peu plus et précise qu’elle a dit à cet homme la phrase suivante : « je viens de chez le charcutier ». Elle dévoile aussi le gros mot en question qui est « Truie ».

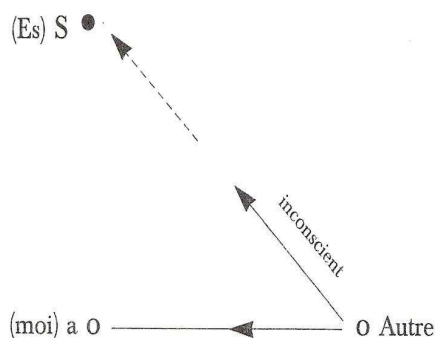
Les trois premières séances, ainsi que la première partie de cette séance, ont préparé le terrain où situer et développer l’explication de ce phénomène d’hallucination auditive. Faisons quelques rappels. Lacan a repris le schéma L qu’il avait introduit lors du séminaire précédent. Ce schéma décrit les lignes de structures minimales de ce qui se passe dans la communication humaine. Voici le schéma L :



Lacan introduit ce schéma lors de la leçon du 25 mai 1955, qui est la dix-neuvième du séminaire II. Cette leçon est aussi le moment d’entrée en scène du grand Autre. Ce schéma décrit aussi le déroulement du stade du miroir. Le sujet, S sur le schéma, est le sujet dans son incomplétude. Dans un premier temps logique, mais aussi chronologique, le sujet indéterminé se reconnaît et s’identifie à l’image spéculaire de son propre corps qui est perçu au début comme un autre. Suite à cette identification, cet autre est perçu comme « moi ». Les vecteurs vont donc de S à l’autre (appelé aussi a’) et de l’autre au moi (appelé aussi «a).



Cette reconnaissance et cette identification sont possible grâce à l'intervention de la nomination – tu es un tel – de la part des personnes qui s'occupent de l'enfant. La nomination ne se limite pas à plaquer un nom sur une image, mais l'insère auprès d'autres mots (nous procédons pas à pas, Lacan ne parle pas encore de signifiant) qui le signifie : tu es le fils d'un tel, le neveu d'un tel, etc. Cette nomination ne coïncide donc pas avec une personne, mais plutôt avec un réseau de symboles que Lacan nomme grand Autre. Les vecteurs vont du grand Autre au sujet, parce qu'il le détermine auprès d'autres symboles, et du grand Autre au moi, parce qu'il lui permet de se nommer – c'est moi, un tel.



Lacan met en pointiller une partie du vecteur qui va du grand Autre au petit autre parce que le sujet ne perçoit pas d'une manière consciente les messages qui proviennent du grand Autre ; il perçoit seulement les effets. Ainsi, face au miroir, l'enfant peut se dire « c'est moi, un tel » par ce qu'il aura une confirmation du grand Autre qui lui renvoie son message sous une forme inversée « c'est bien toi, le tel ». Bien que l'enfant ne perçoive pas ce message sous la forme inversée d'une manière consciente, il accuse néanmoins les effets qui se traduisent en une garantie : cette vérité qui s'énonce par un « c'est moi, un tel » est garantie par l'Autre.

Comme nous disions, ce schéma décrit les lignes de structures minimales de ce qui se passe dans la communication humaine. Pour l'expliquer, nous reprenons l'exemple, souvent donné par Lacan dans ce séminaire, du message : « tu es ma femme ». Le sujet adresse ce message à un autre (a'), et par ce détour, il se perçoit comme « moi je dis tu es ma femme » et qui est le message conscient. De l'Autre, il reçoit son message sous la forme inversée : tu es mon mari ». Le sujet accuse réception : une garantie de la vérité de cet énoncé et les contraintes et engagements qu'il implique.

Reprenons les énoncés de la jeune fille paranoïaque : « Je viens du charcutier » et « Truie ». Voyons avant tout comment Freud aurait interprété ce phénomène. Cette jeune nourri un sentiment d'amour envers cet homme. Vécu comme dangereux, ce sentiment est banni de la conscience et de même les tenants lieux de ce sentiment d'amour. Nous devons supposer ce mot « truie » comme un tenant lieu de ce sentiment qui, suite à son abolition, revient du dehors.

Lacan fait un pas en avant et situe ce phénomène sur son schéma L. Suivant cette interprétation sur la lignée de la pensée freudienne, nous pouvons supposer que cette fille se disait à elle-même « tu es une truie » lorsque le sentiment d'amour émergeait. Dans ce cas-ci, ce qui revient du dehors c'est son propre message sans aucune inversion : ce qu'elle se disait « tu es une truie » apparaît sous la même forme « tu es une truie ». Le « je viens de chez le charcutier » devient alors la réponse à son propre message énoncé par un autre. Ici, l'allocution, le texte prononcé en premier est le message provenant du dehors que nous situons sur notre schéma du côté de petit autre (a') étant l'homme qui incarne son message. Pour quelqu'un qui n'est pas psychotique, le message qu'il reçoit de l'Autre sous une forme inversée est la réponse à une allocution : l'allocution « tu es ma femme » reçoit de l'Autre le message « tu es mon mari ». Celui-ci est inconscient et a des effets sur le sujet. Dans le cas du psychotique, le message est conscient et n'a aucun effet sur le sujet. Les effets se répercutent sur le moi qui répond pour se défendre de l'émetteur de ce message vécu comme persécuteur. Qu'en est-il de grand Autre chez cette jeune paranoïaque dans ces échanges d'énoncés ? Il est mis hors-circuit. Pour ce cas-ci, voici le schéma L :

